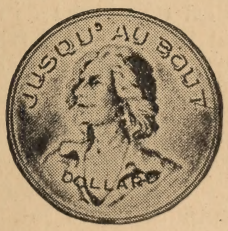
Abbé Lionel GROULX.

L'Amitié Française d'Amérique



MONTRÉAL
Bibliothèque de l'Action Française
MCMXXII

1922

L'Action Française
Revue Mensuelle

L'*Action française* est l'organe de la Ligue d'Action française. Elle a pour directeur, M. l'abbé Lionel Groulx, professeur d'histoire du Canada à l'Université de Montréal.

L'*Action française* est une revue de doctrine. Elle s'est donné pour programme de reconstituer l'intégrité française et catholique du Canada français. Si elle consacre beaucoup de son effort à la défense de la langue, avant tout elle ambitionne de faire apercevoir, dans une vue cohérente, l'ensemble des problèmes nationaux.

L'*Action française* ne limite point son action à la province de Québec. Elle suit avec attention la vie de toute la race; elle est un organe de solidarité française en Amérique. C'est la revue qu'il faut lire pour suivre, dans leurs luttes et leur magnifique développement, les groupes français du Canada et des Etats-Unis.

L'*Action française* a groupé autour d'elle une large famille de collaborateurs qui lui apportent gratuitement le travail de leur esprit et dont on peut dire qu'ils représentent la pensée saine de chez nous. Forte de son indépendance absolue, l'*Action française* a toujours pris, sur les questions d'intérêt national, l'attitude que lui dictait la seule conscience de sa mission.

L'*Action française* atteindra bientôt sa septième année; depuis sa naissance, elle n'a cessé de grandir. C'est la revue que lisent tous les bons patriotes.

L'*Action française,* revue mensuelle. Abonnement, $2.00. Sur demande, envoi gratis d'un spécimen.

L'*Action française,* 369, rue Saint-Denis, Montréal.

2187
ELL
MLL
469A

Abbé Lionel GROULX.

L'Amitié Française d'Amérique

CONFÉRENCE PRONONCÉE À LOWELL, E.-U., LE 17 SEPTEMBRE 1922, AU CONGRÈS DE LA FÉDÉRATION CHTHOLIQUE DES SOCIÉTÉS FRANCO-AMÉRICAINES

Michel Beaulieu

2102

MONTRÉAL
Bibliothèque de l'Action Française
MCMXXII.

Tous Droits réservés, Ottawa 1922.
Copyrighted: Washington 1922.

AVIS DE L'ÉDITEUR

Cette conférence sur l'"Amitié française d'Amérique" a été prononcée à Lowell, E.-U., le dimanche, 17 *septembre* 1922, *à l'ouverture du Congrès de la* Fédération catholique des Sociétés franco-américaines. *Un cri d'alarme jeté quelques mois auparavant dans* La semaine paroissiale *de Fall River, avait posé dans les milieux franco-américains, la question d'un congrès de toute la race où Québec serait prié d'apporter aux groupes français d'Amérique, une aide plus effective. Le directeur de l'*Action française, *M. l'abbé Lionel Groulx, fut alors invité par le comité général du congrès de Lowell à venir porter aux congressistes la réponse du Québec. M. l'abbé Groulx répondit par la conférence que l'on va lire et où il esquisse le projet d'une entr'aide qui rallierait toute la famille française du Canada et des Etats-Unis. Avant de se séparer, les congressistes émirent le voeu que cette conférence fût imprimée aux frais de la Fédération et répandue largement parmi les Franco-Américains. La* Ligue d'Action française, *après entente avec les auteurs de ce voeu, s'est chargée elle-même de l'impression.*

Nous ajoutons à cette conférence deux extraits, l'un que nous empruntons à l'allocution de M. Eugène Jalbert, l'autre au discours du R. P. J.-M. Olivier, O.P. Prononcées le même soir à Lowell, ces paroles valent mieux qu'un commentaire; elles reconstituent l'atmosphère de l'auditoire.

Nous faisons le voeu que ces pages soient lues par le plus grand nombre possible de nos compatriotes. C'est l'heure d'être forts et d'en finir au plus tôt avec nos incroyables divisions et notre émiettement sans fin. L'idée d'une solidarité française est ici amorcée. Puissent les hommes de pensée et de vouloir en faire bientôt une puissante réalité.

L'AMITIÉ FRANÇAISE D'AMÉRIQUE

M. le Président,(1)

Mesdames,

Messieurs,

Vous m'invitez ce soir à vous parler d'un sujet qui devrait être ancien parmi nous et qui sera presque nouveau: l'*Amitié française d'Amérique.* Mais que la pensée féconde de cette fraternité, que la volonté d'une cohésion plus forte entre nous tous se soient éveillées si fortement parmi vous, c'est déjà le plus consolant des symptômes. C'est la preuve, à la face des sombres prophètes, que vos funérailles ne sont pas encore pour demain.

NÉCESSITÉ DE L'UNION

Nous unir par les liens les plus vigoureux, c'est l'oeuvre urgente, l'oeuvre de demain et, pour cette simple raison que nous sommes d'abord une faiblesse. Notre petite race offre, en effet, ce caractère particulier qu'elle est une race démembrée et dispersée. En présence de l'effroyable émiettement, l'historien se demande quelle tempête a ainsi jeté, à travers le continent, les tronçons brisés de notre jeune peuple. Notre situation ressemble à celle de l'Irlande et de la Pologne, mais avec des circonstances qui aggravent notre sort. Les divers cataclysmes qui ont brisé l'Etat polonais, ont pu en disjoindre politiquement les parties. Le démembrement ne fut pas une dispersion. Restés soudés les uns aux autres par la proximité, les débris de la nation polonaise ont senti circuler en eux, le sang chaud que leur apportait le coeur de la race, le Royaume de Varsovie. L'Ile d'Irlande, pareille à un vaisseau qu'aurait battu une tempête éternelle, a envoyé des épaves à toutes les rives.

(1) M. Eugène Jalbert, président de la Fédération Catholique des Sociétés franco-américaines.

Les fils de la dispersion devenaient à la fin plus nombreux que les fils de la maison. Mais, au coeur même du pays et pour rallier les exilés, une vieille race demeurait, forte de sa vie profonde, toujours imposante dans la majesté de ses malheurs et de ses traditions. Nous, Français d'Amérique, quand le jeune arbre de notre peuple se courbait encore sous d'interminables orages, des coups de vent plus funestes arrachaient quelques-unes de ses meilleures branches, pour les transplanter un peu partout aux quatre coins du ciel. Je crois l'avoir déjà dit: le tronc ne s'est jamais remis de ces trop précoces amputations. Le démembrement fut ici dispersion. Aujourd'hui nous offrons ce spectacle douloureux que la majorité de la race ou presque vit en dehors des frontières du Québec. A travers les longues distances qui nous séparent les uns des autres, les contacts s'établissent difficilement. Pour faire refluer la vie aussi loin, nous n'avons pas, au coeur de la Nouvelle-France, le sang vigoureux de races millénaires comme celle d'Irlande ou de Pologne; peuple adolescent, n'ayant jamais connu que l'état colonial, privé de la vigoureuse personnalité des peuples adultes, à grand'peine avons-nous suffi à nos propres besoins.

Et cependant nous devons nous unir, parce que, si nous sommes une faiblesse, nous pouvons aussi devenir une force.

Les esprits pessimistes, parmi nous, invoquent parfois notre petit nombre pour excuser leur inaction ou leur découragement. A quoi je réponds: qu'importe ici le petit nombre pourvu qu'existe la volonté de compter? Il n'y a que cinq milions d'Irlandais catholiques en Amérique et l'on sait qu'ils y sont. Nous sommes cinq millions de Français; quand saura-t-on que nous y sommes? Le monde a beau être vaste et opposer la plus lourde inertie aux revendications du droit; cinq millions d'hommes liés entre eux par le même idéal et déterminés à le défendre par les suprêmes ressources de l'organisation moderne, ne peuvent s'agiter

au milieu de la masse inerte, sans qu'autour d'eux l'on s'en aperçoive.

Pour être un peuple jeune, nous sommes néanmoins l'une des plus vieilles races coloniales du continent. Notre force est, du reste, suffisamment établie par la démonstration qu'elle se fournit à elle-même depuis longtemps. Race la plus homogène peut-être de l'Amérique du nord, à mesure que nous gardons plus intacte que les autres la substance de notre âme, nous devenons chaque jour plus inassimilables. Il n'y a qu'un miracle de survivance en Amérique et c'est le nôtre. Aucun de nos groupes, si dispersés, si faibles soient-ils, n'a encore complètement sombré. L'arbre reste debout quand tant d'autres ont été couchés par le premier vent. Et si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, nous devions à la fin succomber à notre tour, nos ennemis pourraient écrire sur notre tombe: "Ci-gît la race qui fut la plus dure à tuer!"

CONDITIONS DE L'UNION

Les meilleures raisons viennent donc nous commander de former entre nous une alliance plus étroite. Et je veux dire le besoin que nous en avons et la certitude qu'une pareille entr'aide peut devenir fructueuse. Mais des conditions sont requises pour que puisse s'épanouir, avec ses vertus d'efficacité, l'Amitié française d'Amérique. Et tout d'abord il importe de nous entendre loyalement sur la nature des services que nous pourrons échanger. Et disons-le tout de suite: le Québec, le premier, aura soin de bien comprendre son rôle.

Sa situation ressemble à celle du fils aîné resté au foyer pour continuer les vieux parents pendant que ses cadets s'en allaient au loin bâtir d'autres maisons et cultiver d'autres champs. Le gardien du foyer paternel ne possède plus sur ses frères qu'une priorité d'honneur, celle de son droit d'aînesse avec l'auréole qu'y ajoute l'atmosphère de la vieille maison. La famille garde encore entre ses membres un lien moral. Il y a des

domaines où la vieille unité familiale subsiste; il y en a d'autres où chacun recouvre son indépendance. Lorsque l'honneur commun est en jeu, lorsque le malheur s'abat sur l'un des membres, ou que l'entr'aide s'impose, la voix du sang et de la charité appelle alors les frères au soutien mutuel et à la défense du patrimoine. Mais dans la conduite de sa maison et de ses affaires personnelles, chacun entend rester son maître et ne voudrait point que les conseils devinssent des ordres. Ainsi de nous, mesdames, messieurs. Et pour que soient évitées les erreurs du passé, à la base même de notre alliance ou de notre amitié, nous devrons mettre, de part et d'autre, la claire intelligence de ces conditions.

Ces vérités sont admises aujourd'hui dans le Québec avec une loyauté que l'on ne saurait plus soupçonner. Nous n'avons plus à apprendre, veuillez le croire, que pour avoir vécu longtemps en des états politiques distincts du nôtre, en des conditions de vie toujours différentes, les groupes français ont conquis une véritable autonomie. Nous admettons, dès lors, que si parfois, dans leurs dures batailles, ils ont besoin de notre assistance, eux seuls cependant qui connaissent le terrain de la lutte, la qualité de leurs troupes, la tactique de l'ennemi, doivent rester juges des méthodes de combat. En ce domaine, le Québec peut apporter des conseils parfois, jamais des ordres.

Nous avons eu le temps d'apprendre également que deux de ces groupes, le groupe acadien et le vôtre, ont droit à une autonomie plus complète que les autres.

Les Acadiens ont leur histoire particulière; leur race porte au visage le sceau profond de ses malheurs et de sa revanche; elle a des légendes, des moeurs, des traditions qui lui sont propres. Cet ensemble de vertus historiques lui est un patrimoine et une force sacrés qui méritent plus que le respect. Et si les Acadiens ont leur place, comme les autres, dans l'Amitié française d'Amérique, ce ne peut être que pour y conserver tout d'abord l'intégrité de leur être national.

Mais nos frères d'Acadie partagent avec nous la même communauté politique; ce sont des sujets canadiens. Vous, anciens compatriotes passés aux Etats-Unis, vous êtes devenus des sujets américains. Et nul ne saurait plus ici contester un fait qui commence à vieillir. Nous pouvons regretter votre séjour sous le drapeau étoilé. Mais la réalité inéluctable, c'est que votre tente est fixée ici à demeure. Et nous comprenons que si votre souvenir s'en va toujours vers le berceau de la race, cependant l'allégeance de votre volonté et de votre coeur appartient au pays qui est aujourd'hui votre patrie.

LES ÉCHANGES DE SERVICES: L'AIDE AU QUÉBEC

En conséquence, mesdames, messieurs, nul ne s'étonne que les Franco-Américains n'entendent point se placer sous la tutelle du Québec comme sous un protectorat. Et rien, non plus, n'est aussi légitime que votre ambition de ne pas nous demander des services gratuits.

Cela aussi le Québec le comprend.

Il sait les progrès réalisés par les vôtres dans tous les champs de l'activité américaine, sans oublier le domaine économique. Vous n'êtes plus les pauvres exilés qui venaient chercher ici le pain que la patrie leur refusait. Le travail vous a rendu ses fruits et quelques-uns d'entre vous sont déjà montés jusqu'à la richesse. Aussi bien faisons-nous volontiers appel à vos hommes d'affaires, leur montrant les richesses du Québec, les invitant à prendre leur part de l'exploitation de ressources naturelles si convoitées par le capital yankee. Vos hommes d'affaires coopéreraient ainsi au développement d'une province qui n'a pas cessé de vous être chère. Et nous y gagnerions de voir diminuer la puissance d'un capital qui est toujours une menace pour nos institutions.

Le Québec n'ignore point, non plus, votre contribution déjà si honorable aux oeuvres apostoliques de l'Amérique française. Il sait quels contingents généreux de vos

fils et de vos filles s'en viennent depuis longtemps vers nos séminaires, vers les noviciats de nos ordres religieux et ajoutent pour leur part à la gloire chrétienne de notre jeune race.

Québec a même cette noble certitude aujourd'hui, qu'en aidant ses frères d'Amérique, il leur prête moins qu'il ne reçoit. Toute charge d'âme peut devenir un principe de grandeur. Et le sens des responsabilités est, pour les peuples comme pour l'individu, un vigoureux stimulant à la virilité morale. Nul ne saurait dire jusqu'à quel point, par exemple, les répercussions qu'ont eues chez nous les luttes scolaires de l'Ouest canadien et particulièrement celles de l'Ontario, ont contribué à notre réveil national de ces derniers temps; mais nul ne pourrait nier qu'elles y sont entrées largement. Oserai-je l'affirmer? Peut-être les appels qui passaient par dessus l'Outaouais et qui nous venaient jusque du fond même des prairies occidentales, ont-ils plus fait pour réveiller nos consciences françaises, que les exhortations les plus véhémentes de nos propres chefs.

Nous savons aussi que, dans ces luttes, dans ces résistances à l'absorption où nos frères déploient une si magnifique ténacité, où ils affirment, à la face des peuples matérialisés, la prédominance des biens moraux, nous savons que parmi eux s'élabore une beauté française qui contribue à l'enrichissement de l'âme commune.

Et quand nous cherchons laquelle de ces portions de notre race apportera la contribution la plus riche au métal où se forge notre âme à tous, vous étonnerez-vous, Franco-Américains, que nos regards se tournent premièrement de votre côté? Quel spectacle, pour l'honneur même de la civilisation humaine, que celui de votre survivance s'il doit se prolonger jusqu'au triomphe? Vous n'avez point, comme nous, l'autonomie du territoire, la cohésion des vôtres sur un domaine qui est à la fois le cadre politique et la terre des morts; vous n'avez point la pleine direction de vos institutions sociales, de vos oeuvres d'enseignement et de vos lois.

Comme les autres groupes du Canada, vous n'êtes pas même reliés à nous par le lien de la solidarité politique. D'autre part, s'offre à vous, pour tenter votre adhésion et jusqu'à votre abdication complète, le spectacle de l'un des peuples les plus puissants du monde, d'un peuple qui, à côté de son formidable développement matériel, commence d'ajouter le prestige d'oeuvres intellectuelles imposantes; autour de vous, les fragments des autres nations, éblouis, hypnotisés par cette grandeur, se jettent tête baissée, avec une sorte de vertige joyeux dans la gueule du moloch; leur ambition suprême paraît être d'effacer au plus tôt sur leur front, les traces de leur première origine, pour y substituer le sceau orgueilleux du peuple patricien. Et vous, fils des pauvres émigrés de 1850, adhérant loyalement à votre pays d'adoption, lui donnant même l'affection que l'on doit à la patrie, vous garderiez cependant, dans le sanctuaire inviolé de vos âmes et de vos familles, l'héritage auguste des ancêtres: la langue qu'ils ont parlée, les traditions qu'ils ont aimées, la vieille foi qu'ils ont servie. Et vous seriez ces gardiens irréductibles, au prix des luttes les plus longues et les plus pénibles, pour la seule joie de ne rien trahir, parce qu'au-dessus des tentations de la force et du nombre, vous seraient apparues des fidélités plus hautes que tous les orgueils de la terre.

Mesdames, messieurs, je vous le demande, se peut-il spectacle plus honorable pour la dignité humaine? Et puisque je viens de raconter là, non pas de l'histoire à venir, mais de l'histoire déjà commencée, laissez-moi vous dire toute notre reconnaissance pour le motif qu'elle ajoute à notre fierté.

L'AIDE DU QUÉBEC: VALEUR RÉELLE DE SON APPUI

Puisque ainsi est votre rôle, vous vous tournez maintenant vers nous, dans la dignité de vos services et de votre jeune force; vous invoquez notre droit d'aînesse et nous priez de nous en souvenir.

Cette démarche confiante, je ne veux pas vous le cacher, prend à nos yeux la valeur d'un témoignage qui nous émeut profondément. Il nous était revenu parfois que les Franco-Américains désespéraient du Québec et que, dans la recherche d'un appui qui leur fût vraiment secourable, leurs voeux commençaient de s'orienter ailleurs. Je me rappelle qu'à l'un de mes premiers voyages parmi vous, j'avais posé à quelques-uns cette question: "Où, Franco-Américains, prenez-vous les attaches de vos sentiments français? En France d'abord ou au Canada?" — "En France d'abord," m'avait-on répondu. Et ceux qui parlaient ainsi voulurent même ajouter que le passage des ancêtres franco-américains au Canada, leur paraissait comme un temps d'épreuves où, loin de s'enrichir, le type français s'était appauvri.

Depuis lors j'ai essayé de comprendre ces paroles qui, dans ce temps-là, m'avaient surpris et peiné. Et vous dirai-je qu'elles ont perdu pour moi quelque peu de leur mystère?

Vos pères, en traversant les lignes, avaient emporté dans leur âme, il faut bien en convenir, quelques souvenirs désagréables. La patrie d'où ils s'exilaient n'avait pas été pour eux la terre maternelle et douce qui nourrit ses enfants et leur rend l'existence heureuse. Vers 1850, hélas! nous sortions à peine de ces luttes épuisantes qui duraient depuis les trois quarts d'un siècle et où nous avions dû défendre, contre la voracité de nos administrateurs, nos libertés essentielles et jusqu'à notre domaine public livré au brigandage. Crémazie avait beau vous jeter son pathétique appel:

Au nom des aïeux qui moururent pour elle,
Au nom de votre Dieu qui pour vous la fit belle,
Restez dans la patrie où vous prîtes le jour!...

il avait beau vous crier dans ses strophes éplorées que:

...l'insensé qui s'exile
Traîne son existence à lui-même inutile;

que:

Jamais, pour consoler sa morne rêverie,
Il n'a devant les yeux le ciel de sa patrie;

et que:

Le sol sous ses pas n'a point de souvenirs...

vos pères pouvaient répondre qu'ils n'avaient pas le choix de rester ou de partir; que l'horizon derrière eux leur paraissait moins fraternel et moins doux, depuis qu'ils y voyaient attaché le spectre de leur ruine, et, qu'au surplus, "la morne rêverie" leur venait plutôt au spectacle de ce vaste pays qui avait d'immenses domaines pour tous les spéculateurs étrangers et qui n'avait pas un pouce de sol pour les fils de ses paysans et de ses défricheurs.

Souvent, depuis lors, il vous a paru que le Québec suivait d'un oeil assez lointain, les fils qu'il avait laissé partir un peu par sa faute. Tous, il est vrai, ne vous avaient pas abandonnés. L'église, plus maternelle que la patrie, n'oubliait pas les exilés. Nos évêques vous envoyaient des prêtres, des religieux, des religieuses qui reconstruisaient autour de vos âmes des chapelles, des églises, des écoles et, autant qu'ils le pouvaient, l'atmosphère du pays d'origine. Parfois, vous étiez même de nos fêtes. Mais, à côté de ceux qui pratiquaient le devoir du souvenir, vous sentiez tout un monde officiel qui pratiquait copieusement l'attitude de l'indifférence. Votre isolement, devenant ainsi plus lourd, vous faisait peser, avec une amertume bien naturelle, l'oubli où ce monde-là ensevelissait si promptement les frères partis d'hier. Le Québec se dressait devant vous avec toutes les vertus d'une métropole qui pratiquait largement à l'égard des groupes essaimés loin de lui, la politique de détachement si vertement reprochée par lui-même à la France.

Certes, ce n'est pas nous, mesdames, messieurs, qui disconviendrons aujourd'hui de la légitimité de vos reproches. Nous avons si cruellement souffert d'un état d'esprit qui a failli nous coûter l'honneur et la vie. Il y a eu chez nous, — pourquoi ne pas vous l'avouer ? —

une génération qui a douté abondamment de la race et de la patrie. Vous vous rappelez la confidence si affreusement triste que nous a laissée Chauveau sur la génération de ses aînés, qui était celle de l'époque de l'Union: "La question nationale se posait plus redoutable que jamais, a-t-il écrit. C'était avec une grande crainte, c'était presque avec désespoir que l'on se demandait ce qui allait advenir de tout ce qui nous était cher. Quelques-uns disaient tout haut que l'on ne pourrait plus être rien dans ce pays à moins de se faire Anglais; d'autres ajoutaient à demi-voix...et protestant."

Ces découragés que Lafontaine, que Garneau et toute la génération intellectuelle de ce temps-là devaient sauver de l'apostasie, nous les avons vus reparaître il y a un peu plus de vingt ans. La Confédération en subordonnant l'importance et les intérêts de la Nouvelle-France à quatre, puis à six, puis à huit provinces, avait porté les premiers coups, et de très rudes, à la foi nationale. Plus encore qu'au temps de l'Union, les intérêts de la race avaient cessé de se tenir au premier plan dans l'esprit de nos hommes politiques. Plus tard, un peu avant le commencement du siècle, quand les flots de l'immigration déferlèrent sur le Dominion; quand les paquebots et les voies ferrées nous jetèrent, bon an mal an, un demi-million d'étrangers; que les villes, que les provinces nouvelles se mirent à surgir, sous la baguette d'un enchanteur, semblait-il, à ce moment la foi nationale déjà sommeillante au coeur de plusieurs, acheva de s'éteindre. Quelques-uns qui étaient nos chefs et que le peuple adorait comme des idoles, nous crurent à jamais noyés sous la vague irrésistible. Ces hommes ne parlaient plus de notre avenir qu'avec une mélancolie contagieuse, et s'ils songeaient de temps à autre à leur race c'était pour se préparer à ses funérailles. Combien de fois, dans ma jeunesse, n'eus-je point le malheur d'entendre ces confidences déprimantes. La semaine dernière, un de nos journalistes les plus en vue me racontait quelles longues discussions il avait dû soutenir, en ce temps-là,

avec un des plus hauts fonctionnaires fédéraux, homme d'esprit et de culture, familier des hauts salons politiques, et qui propageait parmi la jeunesse, son scepticisme découragé. Ces discours, on ne les tenait pas devant le public; on n'osait pas les écrire comme en 1840. Mais on les colportait un peu partout dans les cercles familiers; on en faisait plus ou moins des mots d'ordre pour tous les suivants; et les défaites que nous avons subies depuis vingt-cinq ans, les périodes d'apathie que nous avons traversées, aussi bien que les dédains ou les abandons dont vous avez eu à vous plaindre, ont trouvé là et nulle part ailleurs, leur cause première.

Mais, Dieu merci, ces temps sont passés pour ne plus revenir. Franco-Américains, Canadiens du centre, de l'est ou de l'ouest, vous pouvez vous tourner avec confiance vers le Québec actuel. Je n'ai pas qualité officielle pour parler au nom de mes compatriotes; je ne représente ici que moi-même. Mais j'ai la certitude de ne pas trop m'engager en vous affirmant que son aide, son appui moral, le Québec est prêt à vous le donner, dans la mesure de vos besoins, aussi loin que peut aller la générosité d'un pays français.

Quant à vous, Franco-Américains, vous avez, pour vous appuyer sur nous, des raisons plus pressantes, plus hautes que notre invitation. Je me suis déjà permis de vous le dire dans l'*Action française*: «Un peuple pas plus qu'un arbre ne choisit ses racines.» Si la nationalité repose sur la parenté du sang, de l'âme et de la langue, ou —pour parler comme les ethnologues et les philosophes— sur l'identité physiologique, psychologique et morale, vous ne pouvez faire que, tout en étant de nationalité américaine, vous ne soyez aussi de nationalité canadienne-française. Comme tels, et parce qu'il vous est impossible de rayer d'un trait 200 ans d'histoire, les sources prochaines de vos traditions et de votre vie ne sont pas en France, mais au Canada. Oh! sans doute, Français d'Amérique, nous ne répudions point notre parenté avec la vieille mère-patrie; elle demeure toujours la maîtresse

souveraine de nos intelligences. Mais vivant sur ce continent depuis trois cents ans, les dures nécessités de notre existence, l'adaptation de notre peuple à la terre nouvelle nous ont fait nous créer un ensemble d'expériences, de traditions et d'institutions que nos intérêts les plus chers nous interdisent aussi de répudier. Les hasards de l'histoire ont également voulu que pour prendre et conserver la Nouvelle-France nos pères aient conquis des mérites que leurs descendants ne peuvent méconnaître sans manquer aux sentiments les plus sacrés.

Ah! ne disons jamais, même entre nous, que le passage des aïeux au Canada fut pour eux une dégénérescence. Pendant longtemps, je le veux bien, leur existence fut modeste, et leur gloire elle-même fut cachée dans nos immenses solitudes. Je sais aussi que ces hommes de hache et d'épée n'ont guère manié la plume; menant une vie "peineuse" et besogneuse, à la façon des paladins d'autrefois ils n'ont pas laissé derrière eux de grands monuments intellectuels. Mais la grandeur intellectuelle est-elle toute la grandeur? Et qu'y a-t-il donc dans leur histoire que nous ayons à désavouer? Cette histoire, nous l'avons racontée, l'année dernière, quelques jeunes professeurs, au coeur même de la France, à Paris et devant plusieurs auditoires. Nous l'avons racontée le moins mal que nous avons pu, mais sans éclat, en de courts et rapides tableaux. Nous avons dit simplement l'effort opiniâtre d'une poignée de Français pour se rendre maîtres du nouveau sol, et leur gajeure héroïque d'étreindre dans leurs bras l'infini d'un continent. Nous avons raconté le duel de la conquête anglaise, la longue et glorieuse agonie de la Nouvelle-France; puis, nous avons montré, après 1760, l'effort du vaincu pour effacer la défaite. Nous parlions devant des hommes habitués, depuis la dernière guerre, au spectacle de toutes les beautés morales, saturés, pourrais-je dire, du mirage de la gloire. Et cependant quand j'ai aperçu du frémissement en certaines figures; quand j'ai vu l'émotion de quelques-uns aller

jusqu'à leur mouiller les yeux, je n'irai pas jusqu'à vous dire, mesdames, messieurs, que j'ai trouvé là des raisons nouvelles de ne pas rougir de ma race, mais j'ai compris que «cette page d'histoire de France retrouvée à la Tour de Londres,» comme a dit Chateaubriand, ne dépare aucun chapitre de la grande histoire de la nation française.

Je vous fais, après cela, cette prière, Franco-Américains: n'allez pas nous juger sur les images défavorables que vos pères vous ont peut-être transmises, non plus que sur les tiédeurs ou les oublis que vous avez essuyés.

Nous avons fait quelque chemin, ce me semble, depuis 1850. Ce doit être un signe de quelque chose, qu'aux yeux mêmes de la «race supérieure,» la province de Québec soit devenue «the sane province» par excellence. Quand nous entendons les Anglo-Canadiens citer le Canada français en exemple au reste du Dominion, vanter l'esprit conservateur de notre population, exalter la stabilité de notre ordre social, la supériorité morale de nos classes ouvrières, la solidité de notre état financier, et que ces fournées d'éloges nous arrivent à la veille des élections, nous avons encore assez d'esprit pour croire ce langage légèrement intéressé. Mais quand nous voyons les mêmes hommes courtiser nos marchés, transporter chez nous leurs capitaux et jusqu'à leurs usines, nous croyons que leur instinct pratique ne les trompe pas et que leur amour du Canada français est pour le moins le second motif qui les attire chez nous.

Pour reprendre un mot de Paul Bourget, le Québec est «un petit coin de terre française qui se porte bien», et ses fils dispersés, quelque part qu'ils soient, peuvent aujourd'hui regarder vers l'ancienne petite patrie sans avoir à en rougir. Nous avons fait la preuve que notre caractère de catholiques et de français ne nous prédestine à aucune infériorité sur ce continent.

Il y a aussi quelque chose de changé dans les âmes. La réponse qui a été faite à votre dernier appel, Franco-Américains, et qui vous est venue jusque des hauteurs

officielles, témoigne aujourd'hui d'une foi nationale guérie de ses anciens doutes. Les découragés d'hier sont remplacés par la génération de l'espoir. Et si, nous de l'*Action française*, sommes allés chercher sous le cerveau glacé des ancêtres, le vieux rêve qui avait illuminé leur vie; si nous avons dressé comme un flambeau, devant les yeux de nos compatriotes, l'idéal d'un Etat français, ce n'est pas que nous le croyions d'une réalisation immédiate ni que nos impatiences veuillent avancer d'un jour la réalité; nous avons ressuscité ce programme d'avenir parce que nous le croyons dans la logique des événements futurs. Et nous avons songé d'abord à notre peuple; nous voulions qu'il eût, au sommet de son esprit, pour réagir contre la débilité de son être national, une haute pensée, inspiratrice d'ordre et d'action; nous voulions que se sentant plus maître chez lui, il apprît à ses gouvernants à ne plus traiter son patrimoine comme un bien étranger. Mais je tiens aussi à le proclamer hautement: nos regards ont porté plus loin que nos frontières. Nous avons pensé qu'un Etat français parvenu au plein développement de sa personnalité, ayant une conscience vigoureuse de sa dignité et de sa mission, deviendrait en Amérique, par la loi même de sa vie et de ses intérêts, un organisateur de solidarité française.

LE QUÉBEC ET LA CULTURE FRANÇAISE

Fort bien, mais que peut-il donc vous fournir ce Québec que vous appelez à vous? Je réponds d'un mot, le mot de votre appel: un aliment, un soutien à votre âme française.

Dans cette âme ou dans cette vie, il y a ce que j'appellerais la forme substantielle, celle qui est la résultante de la culture héréditaire, qui tient aux qualités fondamentales de la race: ensemble harmonieux de vertus intellectuelles et morales par quoi l'on est proprement français. Cette forme substantielle, âme de votre culture, vous

voulez aller la demander comme nous, d'abord à la France. A l'heure choisie par vous, une élite sortie de votre sein ira chercher là-bas pour vous les apporter ici la discipline et tout le trésor du vieux génie. Ce sera le rôle magnifique de vos intellectuels qui vous fourniront aussi, dans tous les domaines, les directives dont vous aurez besoin et, qui, entre temps, iront porter jusque dans les hautes chaires des universités américaines, le renom de leur culture. Car vous êtes de cet avis, j'en suis sûr, qu'étant deux millions de Français dans la République, il n'y a point de nécessité qu'on aille toujours chercher ailleurs que chez vous, les professeurs de langue et de littérature françaises pour l'enseignement supérieur aux Etats-Unis.

Pour la formation de cette élite, puis-je vous proposer de rechercher aussi le concours du Canada français? Nous comprenons votre ambition de constituer chez vous, afin qu'il soit plus conforme à vos besoins, votre enseignement secondaire. Mais d'ici le jour où faisant un pas de plus, vous songerez peut-être à édifier votre enseignement supérieur, pourquoi vos regards ne s'en iraient-ils point du côté de nos universités canadiennes-françaises? Elles n'ont ni le renom ni l'imposante ancienneté des universités de France, ni l'opulence de celles des Etats-Unis. Si le conquérant n'avait pas empêché nos pères de créer au Canada le grand foyer de culture française dont ils rêvaient à une date aussi lointaine que l'année 1770, nous serions, sans doute, un peu moins en retard. Mais il faut rendre cette justice à nos universités que, depuis quelques années, elles n'ont point perdu leur temps. Elles entendent bien ne se laisser ravir par personne le privilège de devenir en Amérique, les plus puissants foyers de pensée française. Elles seraient même disposées, je crois, à faciliter l'accès de leur enseignement aux jeunes Franco-Américains. Et si vos fils n'y trouvaient point toujours le lustre des vieilles écoles de France, ils puiseraient du moins, dans notre atmosphère, dans une reprise de contact avec leur

pays d'origine, la leçon plus vivante des aïeux et un esprit plus habitué à l'air d'Amérique.

LE QUÉBEC ET L'ÂME DE LA NOUVELLE-FRANCE

C'est que mêlée à la forme substantielle de votre âme et de votre vie française, il y a aussi la forme particulière, je veux dire un ensemble de sentiments, d'habitudes et de traditions, une substance morale héritée des ancêtres immédiats et par quoi l'on est proprement de la Nouvelle-France.

Cette forme particulière, c'est à nous, demeurés au vieux foyer, à l'ombre des institutions élevées par les aïeux, vivant à même les vertus amassées par eux, c'est à nous que vous demandez de vous la transmettre.

Il y a longtemps déjà, mesdames, messieurs, que nos petites religieuses, que nos Frères, emportant avec eux le meilleur de l'âme canadienne-française, en viennent animer vos écoles paroissiales. D'avoir pu répondre aux besoins de tous les groupes français, que l'appel nous vînt de la Nouvelle-Angleterre, de l'Acadie, de l'Ontario ou de l'Ouest canadien, c'est un de nos bonheurs et c'est la gloire de notre fécondité religieuse. Ce service, je ne vois point que nous ne puissions le continuer. Je ne vois pas même qu'il nous soit défendu de l'améliorer. Le temps viendra bientôt, je l'espère, où nous rappelant l'ordre légitime de la charité, nous déciderons de garder pour nous et pour les nôtres, pour nos besoins toujours grandissants et toujours insatisfaits, les envois de Frères et de Soeurs prodigués jusqu'ici sans assez de mesure, à des races catholiques qui n'avaient pas le courage de s'en faire.

D'autres messagers de la pensée française qui s'appelleraient des conférenciers, pourraient aussi apporter leur contribution au soutien de l'âme commune. Il faut le dire parce que c'est la vérité: nous nous connaissons mal les uns les autres. Et n'y a-t-il à craindre, à mesure qu'entre nous s'évanouiront les liens de la

parenté et qu'iront s'espaçant les échanges de visites, n'y a-t-il pas à craindre que l'ignorance s'en aille croissant ? Prenons garde à ce mal pire que l'oubli et qui prépare les pires malentendus. La fraternité, l'amitié vivent de sentiments plus clairs et d'une réciprocité de compréhension plus franche et plus complète. Pourquoi, dès lors, ne pas profiter de nos fêtes, de nos anniversaires, pour nous envoyer des délégations, pour échanger des porte-parole ? A la seule condition de bien choisir ces missionnaires de nos pensées, ce serait un peu de l'âme de chacun des groupes qui irait se révélant de l'un à l'autre; ce seraient nos aspirations, nos craintes, nos désirs à chacun qui vibreraient dans leurs voix, établissant ainsi cette communauté de sentiments où s'alimentent les vigoureuses solidarités.

Puisque l'institution aurait son prix, ne faudrait-il même souhaiter la création d'un organisme qui régulariserait les échanges et les rendraient plus faciles ? Et pourquoi non, demanderai-je une fois de plus ? Des propagandistes se sont trouvés pour couvrir leur pays et quelquefois le monde entier, de sociétés, de clubs, d'alliances de toute sorte, qui n'avaient d'autre but que de répandre des moyens d'amusement ou des doctrines discutables ou malsaines. Les intérêts que nous, Français d'Amérique, avons à protéger et peut-être à sauver, ne sont-ils ni assez importants ni assez nobles pour qu'on utilise en leur faveur d'aussi actifs moyens de propagande ?

Qui empêcherait ensuite ces porte-parole, ces représentations des divers groupes de se rencontrer quelquefois pour délibérer sur nos intérêts généraux ? Les grands congrès solennels, dont il ne faut pas toujours médire, ont parfois leur nécessité et il importe d'y avoir recours résolument. Quand un peuple est à l'un de ses tournants, quand il est devenu nécessaire d'ébranler puissamment les masses pour leur imprimer une direction décisive, il faut à tout prix ces sortes de ralliements où les chefs peuvent se faire entendre plus loin parce qu'ils parlent

de plus haut. Mais l'on sait aussi que les besognes pratiques, les oeuvres de longue haleine et de patiente construction s'exécutent assez peu dans les séances solennelles d'un parlement, quel qu'il soit. Ce sont les comités, les travailleurs obscurs qui agissent, qui accomplissent le travail plus modeste mais plus efficace. Peut-être, dans le passé, avons-nous trop négligé la ressource de ces petits congrès, la réunion des états-majors où des hommes autorisés, mais en petit nombre, se mettent rapidement d'accord autour de quelques idées pour déclencher parfois les mouvements sauveurs.

Je ne veux pas passer sous silence non plus un moyen plus facile de faire circuler parmi vous la pensée de la Nouvelle-France et qui est la diffusion des journaux, des revues et des livres vraiment expressifs de notre âme et de notre vie. Nous possédons aujourd'hui, je ne vous l'apprends pas, des journaux, même quotidiens, voués franchement à la défense catholique et française; nous avons des revues qui n'ont point d'autre programme.

Pour compléter l'action de ces revues et de ces journaux, ne serait-il pas opportun et même nécessaire d'organiser, entre la presse de tous les groupes et la nôtre, des échanges réguliers de nouvelles ou de chroniques? Aux techniciens du journalisme de nous dire la forme que devrait revêtir ce service de presse. Mais si nous voulons cesser de nous ignorer les uns les autres; si nous voulons que circule entre nous, une pensée commune, signe et ciment de notre union, il faudra bien que, dans les journaux de l'Amérique française, on s'occupe un peu de l'Amérique française!

Depuis quelque temps, nos écrivains, renouant une tradition qu'ils n'auraient jamais dû délaisser, nous ont donné des ouvrages où l'âme de la race et de la patrie s'incarne louablement. Ces ouvrages, nous les distribuons dans nos écoles et nos collèges en même temps que les livres de France. Peut-être penserez-vous que les petits Franco-Américains les liraient avec profit, et encore plus qu'ils ne le font, pour la sauvegarde de

nos communes traditions. Si imparfaits soient-ils, nous croyons tout de même que nos livres remplaceraient, sans grand détriment, dans vos écoles et dans les nôtres, les balayures de la maison Mame et fils.

Mais ne l'oublions pas, mesdames, messieurs, toutes ces formes d'échanges, excellentes en elles-mêmes, ne pourraient rien cependant, si elles n'étaient secondées, animées par la vertu vivifiante de l'histoire. Nous voici au soutien, à l'élément le plus actif de notre amitié. On peut toujours par des toniques ou quelque autre moyen artificiel, inoculer un stimulant, un afflux de vie momentané à des membres débiles ou souffrants; on ne remplace ni l'âme ni le sang. C'est le magistère de l'histoire, incessante transfusion de l'âme des pères dans l'âme des fils, qui maintient une race invariable en son fond. Pour des petits peuples comme le nôtre, mal assurés de leur destin, exposés à douter de leur avenir, c'est l'histoire, "conscience vigilante et collective d'une société fière d'elle-même," (G. Kurth), qui détermine les suprêmes fidélités. Pour une race démembrée et dispersée comme la race française d'Amérique, c'est encore l'histoire, reliant aux mêmes souvenirs, faisant communier à l'idéal des mêmes aïeux, qui maintient, malgré les distances, l'essentielle fraternité.

Ce grand moyen d'union et de conservation nationale, cette école de fierté que notre ignorance a beaucoup trop négligée dans le passé, aidons-nous, tous ensemble, à lui restituer la plénitude de son rôle. Dans cette Amérique où nous sommes la plus vieille race et où ce titre doit compter pour quelque chose, qu'attendons-nous les uns et les autres pour le faire savoir à ceux-là qui n'ont pas toujours le temps ni la volonté de l'apprendre? A nous, du Canada français, héritiers, continuateurs de la Nouvelle-France, à nous d'écrire plus particulièrement l'histoire générale de toute la race. Mais à chacun des groupes français qui, là même où se déploie leur destin, ont besoin de trouver des raisons de fierté, des argu-

ments défensifs qui leur sont propres, à eux de recueillir diligemment le témoignage de leur grandeur et de leur droit. Mistral jetait un jour à sa patrie provençale cet appel émouvant: "Âme de mon pays, ...âme éternellement reconnaissante, âme joyeuse et vive, âme qui hennis dans le bruit du Rhône et de son vent! âme des bois harmonieux et des calanques ensoleillées, de la patrie âme pieuse, je t'appelle! incarne-toi dans mes vers provençaux!"... Français d'Amérique, fils des pionniers et des conquérants du sol, appelez, vous aussi, de votre accent le plus ému, l'âme de votre pays, l'âme de votre race; appelez-la le long des fleuves sans fin, au bord des lacs, au fond des bois mystérieux, à la bordure des champs, partout où vos aïeux ont laissé l'empreinte de leur vie; appelez-la de votre voix la plus chaude et la plus confiante. Et cette âme de la race et du pays viendra vous dire, dans une rumeur de poème épique, que nulle histoire ne tient plus de place que la vôtre dans les premiers fastes de ce continent, et que, dans son témoignage, résident peut-être vos titres les plus anciens et les plus sûrs au respect des autres peuples.

L'Acadie entendra l'élégie de son passé pathétique, la voix qui monte de Port-Royal, du bassin des Mines, de tout le pourtour de la baie française et jusque des rives plus lointaines de l'île Saint-Jean; ce sera la voix de la vieille Acadie patriarcale chantée par Raynal et par Longfellow; ce sera la plainte immense de l'effroyable déportation, le long martyre d'un peuple découpé, dispersé comme une étoffe mise en lambeaux et qu'on jette au vent; ce sera aussi le chant du retour, la voix de la terre qui rappelle ses fils, ses fils, les possesseurs les plus anciens et les seuls légitimes.

L'Ontario français entendra monter, lui, par toutes les routes qui marchent, par le fleuve et par la Grande-Rivière, l'essaim des découvreurs, découvreurs de pays et découvreurs d'âmes. Cette rumeur lui viendra d'un passé aussi profond que celui des premiers temps du

Nouveau-Monde, puisque Samuel de Champlain fut son premier explorateur. Là-bas, dans le haut du pays, la vieille Huronie lui rappellera que la terre ontarienne fut, plus que les autres, la terre des martyrs, la terre des sublimes missionnaires qui allaient jusqu'à mourir pour la civilisation du Christ. Le fleuve, les rives de ses lacs depuis Montréal jusqu'à Détroit et depuis le Sault-Sainte-Marie jusqu'au Michigan, lui rendront les noms de La Salle et de Frontenac, de Gallinée et de Dollier de Casson, les noms de Perrot et de Du Luth, tous pionniers, organisateurs de ce pays qui garde, sans pouvoir jamais l'effacer, son empreinte française.

Nos frères des prairies pourront suivre, eux, d'un bord à l'autre de leur horizon infini, les traces glorieuses des La Vérandrye. Bien avant que les eût atteints le flot d'immigrants où se sont trouvés leurs persécuteurs, des hommes de leur race avaient déchiré le mystère de la grande plaine; des missionnaires de leur sang l'avaient préparée à l'accueil de la civilisation. L'histoire de l'Ouest est telle. Ce pays appartient d'abord aux Canadiens de race française. Les ruines des vieux forts français, les pieds des milliers de vieilles croix qui subsistent encore dans le sol, sont les témoins d'un droit qui ne sera jamais contesté que par des étrangers transformés en spoliateurs.

Quant à vous, Franco-Américains, écoutez bien, vous aussi, la réponse du passé. Il n'est pas un de vos fleuves peut-être qui ne vous rende une rumeur française; et la voix de l'histoire fait retentir, jusque sous le Capitole de Washington, la statue d'un héros de votre race.

Le champ est ici immense et le butin est magnifique. C'est en votre pays surtout que s'est déployé le rêve de ces quelques milliers de Français qui voulaient étreindre un continent, rêve un peu chimérique, mais d'une grandeur si séduisante! Ici même, dans les jeunes Etats que vous habitez, le sol n'est point marqué par les seuls souvenirs des excursions de Portneuf, de François Hertel et de Lemoyne de Sainte-Hélène, excursions

plus justifiables, du reste, que ne le pensent quelques-uns. Les historiens n'ont pas tous recueilli, non plus, le long de l'Hudson et dans les plaines de la Nouvelle-Angleterre, les seuls noms de Corlar, de Casco et de Salmon Falls. Ecoutez Milbert qui écrit dans son *Itinéraire pittoresque du fleuve Hudson*: "Mon esprit se reportant dans le passé, se plaisait à se rappeler les hauts faits et les travaux inouïs de ces intrépides Canadiens, qui, tandis que ce vaste continent était encore presque entièrement inconnu, le parcouraient cependant dans toutes les directions et sur une étendue de plus de 1,800 lieues, apprenaient à des milliers de peuplades sauvages à connaître et à respecter avant tous les autres le nom français. En effet, quoique, par une malheureuse insouciance, on paraisse l'avoir oublié, toutes ces immenses contrées qui s'étendent depuis le Labrador et la baie d'Hudson jusqu'au Golfe du Mexique, furent jadis reconnues, visitées, parcourues dans tous les sens par ces infatigables Canadiens que la tradition nous peint audacieux conquérants sans généraux et sans armée, navigateurs intrépides sans marine, commerçants sans richesse et savants géographes sans compas."

Si vous portez les yeux un peu plus loin, autour des lacs où notre vieux Richelieu vient prendre ses sources, cette fois c'est en quelque sorte la voie sacrée de la Nouvelle-France qui se déploie devant vous. Ce chemin, c'est la route triomphale parcourue par le va-et-vient de nos petites légions ailées, la voie semée de victoires dont les noms s'élèvent comme des arcs de triomphe, la voie qui côtoye cette colline de Carillon, nom le plus flamboyant de notre histoire, colline inspirée vers laquelle se tournaient jadis, pour se ranimer, les espoirs penchants des aïeux et où la légende du drapeau blanc choisissait de mourir avec le vieux soldat de Crémazie.

Allez encore un peu plus vers l'Ouest, dans le bassin de l'Ohio. Voici la route par où les grands explorateurs vont essayer leurs premières chevauchées. Puis, voici encore le bassin du Michigan où se dresse la haute

statue des fils de Loyola, ceux qui, selon votre historien Bancroft, "cinq ans avant qu'Elliot de la Nouvelle-Angleterre eût adressé un seul mot aux sauvages qui se trouvaient à moins de six milles de Boston, plantaient la croix au Sault-Sainte-Marie d'où ils portaient leurs regards vers le pays des Sioux et la vallée du Mississipi." Ce sont les mêmes qui nullement découragés par la catastrophe où disparut l'Huronie, reprennent plus au sud l'organisation de nouvelles chrétientés, et, sans le coup fatal de 1760, eussent peut-être changé la destinée religieuse de l'Amérique.

Nous voici enfin plus au sud et plus à l'ouest, aux sources du grand Meschacébé immortalisé par vos pères avant de l'être par Chateaubriand. Mesurez, je vous prie, l'arène immense sillonnée par le fleuve géant et où se ramifient ses affluents nombreux; songez qu'il n'est pas un coin de ce vaste pays, pas une plaine, pas une rivière, pas une forêt qui n'ait vu passer les Argonautes de la Nouvelle-France; comptez qu'il leur a fallu moins de vingt ans pour dresser la carte complète de ce nouvel empire, pour en organiser le commerce et les routes militaires. Comptez et mesurez ce merveilleux effort, et vous conviendrez qu'il n'y a peut-être pas, dans toute l'histoire des explorations modernes, d'aventure aussi prodigieuse que celle-là; et si même le nom des conquistadors se lève devant vous, ce sera pour vous apprendre que nos coureurs de fleuves ne les ont rencontrés au bout de leur chemin que pour les dépasser.

Chateaubriand promenant un jour, en esprit du moins, ses rêveries mélancoliques sur les rives du Meschacébé, écrivait: "Nous sommes exclus du nouvel univers où le genre humain recommence." Franco-Américains, vous vous rappellerez que la gloire de vos pères n'est pas morte aux rivages où se promènent encore les grandes ombres de Marquette, de Jolliet et de La Salle, et que votre exclusion de ce "nouvel empire" ne sera prononcée que par vous. Voyez plutôt comme cette épopée a touché profondément les plus grands des historiens américains.

Francis Parkman n'a pas consacré moins de trois volumes de son grand ouvrage aux origines françaises des Etats-Unis. William Bennett Munro a écrit pour les mêmes fins, ses *Crusaders of New France.* Il n'y a pas si longtemps John Finley allait raconter aux auditeurs de la Sorbonne, les gestes des *Français au coeur de l'Amérique.* Et, entre tant de pages où la gloire de vos pères est célébrée, vous recueillerez cette confidence de l'universitaire: "Bien des fois, en faisant, ces années dernières, avancer ma barque à la perche ou à l'aviron, sur quelqu'un de ces affluents (du Mississipi), j'ai pensé et dit à mon compagnon: Combien ces rivières seraient moins suggestives, si les Français n'y étaient point passés les premiers, avec leur bravoure et leur esprit d'aventure!"

Chateaubriand écrivait encore que le Mississipi regrette toujours "le génie des Français." Et bien, que ce génie y retourne pour ressaisir toute cette noble histoire qui est son bien. Ce butin est à vous, Franco-Américains, à vous plus qu'à tout autre et avant tout autre en ce pays. Ce sont les vôtres, des historiens sortis de vos rangs, qui devront un jour recueillir ces majestueux souvenirs pour les faire revivre dans la forme éternelle que seuls pourront trouver les fils authentiques de ce passé. Vous le ferez d'abord pour montrer à vos compatriotes d'une autre origine, l'antiquité et la noblesse de votre race. Vous le ferez ensuite pour l'enseignement de vos propres enfants. Dans votre pays où l'on porte si haut le culte des vertus de la volonté, la suprême aventure des chevaliers de la Nouvelle-France enseignera à vos fils le goût des nobles initiatives, la passion des entêtements magnifiques pour la survivance de votre idéal. Je vois même poindre le jour où des poètes issus de votre race feront à tout ce pays la prière de Mistral, supplieront l'âme de la patrie antique, l'âme qui chante et qui vibre sur les bords de l'Hudson, sur ceux de l'Ohio et du Meschacébé, de venir s'incarner dans leurs poèmes. Ce jour-là, l'une des plus grandes formes de la poésie américaine sera née.

CONCLUSION

Mesdames,
Messieurs,

Ces espoirs, je ne l'ignore point, sont très hauts. Ils n'ont rien d'inaccessible si nous savons prendre confiance en nous-mêmes, si nous savons nous unir pour être forts. L'énergie puissante de la race que nous avons déployée à couvrir le continent de nos migrations aventureuses, tournons-la maintenant à nous donner de la cohésion. Faisons voir que nous savons construire grand, non seulement en élargissant des bases jusqu'à l'infini, mais en élevant aussi des piliers qui défient la tempête. Quelle que soit l'hostilité des peuples au milieu desquels nous vivons, faisons comme les arbres des montagnes qui poussent leurs racines sur un granit rebelle à toute végétation, mais qui se pressant les uns contre les autres, escaladent en épais bataillons, les plus âpres sommets. Les solidarités qui se constituent parfois autour de nous et contre nous, devraient apprendre qu'il existe aussi une solidarité franco-américaine et qu'un coup ne sera plus porté à l'un ou à l'autre de nos groupes, qu'aussitôt un courant sympathique n'aille porter le choc d'un bout à l'autre de l'Amérique française.

Mais souvenons-nous qu'il n'y a d'amitié véritable que celle qui se fonde sur la ressemblance des âmes. Pour que notre amitié soit durable et agissante, restons semblables, le plus que nous pourrons, les uns aux autres. Restons-le par les qualités françaises de notre âme; restons-le aussi par notre catholicisme. Au contact de civilisations qui nous sont souvent un dissolvant, jeunes peuples pleins de promesses, prenons garde de devenir cette chose affreuse que Godefroid Kurth appelait "la pourriture du fruit vert". En même temps que notre amitié, sombrerait alors la splendeur de notre rêve. Le catholicisme est la grande force conservatrice comme il est la grande force d'union. Et le jour où l'un de nos

groupes apostasierait la foi catholique, celui-là serait perdu pour la pensée française.

Ayons foi en notre destin qui peut être encore magnifique. Ces peuples-là peuvent se reposer plus que les autres sur la certitude de leur avenir qui, en servant Dieu, accomplissent les suprêmes finalités. Héritiers de la plus haute civilisation qu'ait connue l'époque moderne, fils de la nation la plus apostolique qu'ait enfantée l'Eglise, restés dignes nous-mêmes, par notre expansion religieuse, de ces descendances augustes, tout nous invite à croire qu'un dessein de Dieu nous a placés à tous les points du continent, pour constituer un peu partout des foyers d'apostolat catholique, pour y défendre, contre la barbarie nouvelle, le plus beau patrimoine de l'humanité. Croyons en cet avenir; servons-le du meilleur de nos forces. Prions même pour qu'il se réalise, si c'est la volonté du Père là-haut. Et puisqu'en somme la vie d'un peuple se mesure à l'idéal qu'il aura servi, nulle histoire n'aura été plus grande que la nôtre.

[EXTRAIT DE L'ALLOCUTION DE M. JALBERT.]

Nous n'avons rien oublié de tout ce passé, et notre légitime aspiration, en même temps que notre ferme détermination c'est de maintenir dans l'âme américaine, l'influence bienfaisante de cette pensée française dont nous sommes en ce pays les dépositaires choisis de Dieu.

À cette fin, nous voulons résister à l'assimilation du "melting pot", pour vivre notre vie à nous, selon l'heureuse formule de "Live and let live", convaincus que nous sommes que le secret de la vraie concorde entre les races de ce pays se trouve dans la devise que tous connaissent pour l'avoir vue si souvent sur la monnaie américaine: "E pluribus unum", c'est-à-dire l'union fédérative avec l'autonomie laissée aux Etats...

Il est donc clair que résister à l'assimilation, peu importe qu'elle soit anglo-saxonne ou autre, ne comporte aucune idée de révolution, sociale ou politique, pacifique ou violente, ni ne signifie la désobéissance aux lois, ou tout autre acte de déloyauté à l'autorité établie.

Ce que nous voulons c'est vivre notre vie propre, rester, en d'autres termes, ce que Dieu nous a faits, dans la plénitude de nos droits, droits naturels aussi bien que constitutionnels.

Voilà pourquoi nous voulons survivre.

Mais pour survivre, il nous faut des moyens. Ces moyens, nous les connaissons; ce sont la paroisse, l'école, la presse et l'association. Toute attaque portée contre l'une ou l'autre de ces institutions est un coup dirigé contre notre survivance. Il importe donc de répondre avec efficacité à ces assauts.

En définitive, c'est là le but de ces congrès. En ce moment l'attaque se dessinant contre l'école, nous étudierons à ce congrès la situation qui nous est faite, et nous finirons, je l'espère, pour nous entendre sur la ligne de conduite à suivre pour assurer notre survivance, et partant, maintenir la pensée française, dans l'âme américaine.

[EXTRAIT DU DISCOURS DU R. P. J.-M. OLIVIER, O.P.]

L'AIDE QUE L'ON PEUT ATTENDRE DU QUÉBEC

Cet idéal, l'idéal d'être les artisans d'une Nouvelle-France sur ce continent, est un idéal commun aux Canadiens français et aux Franco-Américains.

Pourquoi dès lors ne pas unir les efforts des uns et des autres ?

Et si le groupe franco-américain est en danger, pourquoi ne pas faire appel à l'autre groupe qui a les mêmes ambitions que nous, et qui, mieux partagé, a pu se constituer un capital de vie intellec-

tuelle et de traditions profondes, un ensemble d'oeuvres françaises qui nous serait extrêmement bénéficiables ?

Mais plusieurs se demanderont: Comment la province de Québec peut-elle nous aider ?... Elle peut nous aider de bien des manières. Elle peut nous aider en étendant jusqu'à nous les oeuvres et les moyens de propagande de l'Action française, de la Société du Parler Français, avec fondation de prix d'histoire du Canada et de langue française au bénéfice de nos écoliers, et distribution dans nos écoles de tracts, de brochurettes, de livres, comme par exemple l'*Histoire du Canada par l'image*; en développant l'activité de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française pour venir s'exercer en Nouvelle-Angleterre où un groupement semblable serait à créer parmi notre jeunesse; en fondant de nombreuses bourses scolaires en faveur de nos écoliers qui iraient ainsi puiser dans les maisons d'éducation de la province de Québec une formation bien française; en rendant possible des excursions de vacances en Canada, au bénéfice de notre jeunesse ignorante du pays de ses pères; en établissant une visite périodique de conférenciers canadiens-français dans nos sociétés, en dirigeant ici les jeunes gens qui, au sortir de l'Université, ne peuvent se faire un avenir dans leur ville natale; enfin par tant d'autres moyens, particulièrement au point de vue religion, et que je ne puis énumérer, mais qu'il serait facile de trouver en y réfléchissant.

Au fond, ce qui est pour nous la racine du mal, c'est que nous manquons d'alimentation française. Or la province de Québec peut facilement nous la fournir.

C'est pourquoi je crois qu'il serait urgent qu'on s'occupât d'organiser un congrès général de la race où se formeraient des liens plus étroits d'union et où l'on établirait une entr'aide mutuelle.

L'Almanach de la Langue Française

L'*Almanach de la langue française* est publié par la Ligue d'Action française de Montréal. Sous une forme moins sévère que celle de la revue, l'*Almanach* condense la partie la plus vivante des doctrines et des propagandes de la Ligue. C'est proprement un petit manuel de patriotisme populaire.

Ce devrait être plus particulièrement l'Almanach de tous les Canadiens français émigrés loin du Québec. Ceux-ci désirent se rattacher le plus possible à l'influence du vieux foyer. L'*Almanach de la langue française* leur portera, chaque année, avec des mots d'ordre de fierté, l'écho fidèle de la vie religieuse, nationale, sociale, économique de la patrie des ancêtres.

Si les défenseurs de l'âme française voulaient s'en donner la peine un peu partout, ce petit manuel de patriotisme pénétrerait dans tous les foyers. Rien n'est plus facile à organiser qu'une vente de l'*Almanach de la langue française*. Il suffit de le confier par douzaines à de braves petits enfants d'école, à la langue bien pendue, à l'oeil clair; ils auront vite fait de le porter à toutes les portes, ou de le faire acheter par tout le monde, à la sortie de la messe, le dimanche. Avis aux patriotes actifs qui vont jusqu'à la propagande. Qu'ils consultent la liste de nos prix. En achetant l'Almanach au cent ou au mille, il leur sera facile d'abandonner aux petits vendeurs, pour stimuler leur zèle, 5 à 7 sous par chaque exemplaire.

L'*Action française*, 369, rue Saint-Denis, Montréal.

La Fédération Catholique Franco-Américaine

La Fédération se compose de sociétés catholiques de langue française qui sont ses éléments essentiels. Elle s'adjoint, à titre individuel, des membres associés, à raison des avantages qu'elle attend de leur concours. Toute société catholique de langue française opérant aux Etats-Unis peut s'affilier à la Fédération.

La Fédération Catholique Franco-Américaine a pour but:

a) De promouvoir les intérêts catholiques, sociaux et économiques des Franco-Américains.

b) De cimenter les liens de fraternité si nécessaires entre les sociétés de langue française aux Etats-Unis.

c) De préparer des relations sympathiques avec les autres sociétés catholiques, afin de rendre plus efficaces nos efforts communs pour la protection et l'avancement des intérêts catholiques en ce pays et la diffusion des oeuvres de piété, d'éducation et de charité.

d) D'étudier les questions sociales afin de diriger les Franco-Américains dans la bonne voie et de leur enseigner les devoirs qu'ils ont à remplir envers l'autorité civile et religieuse, la patrie américaine et leur foyer.

e) De répandre la bonne littérature, surtout les journaux locaux de langue française franchement catholiques et de travailler à la diffusion des bons principes dans toutes les sphères de la société: dans la politique, le commerce et les relations sociales.

(Voir au verso)

La Fédération a été établie en 1918

Ses officiers actuels sont: MM. l'abbé J.-B. Labossière, aumônier, Lowell, Mass; Eugène.-L. Jalbert, président, Longley Building, Woonsocket, R. I.; Alma Forcier, vice-président, Goodyear, Conn.; Charles-H. Boucher, M.-D., vice-président, Central Falls, R. I.; Adolphe Robert, secrétaire, 1034, rue Elm, Manchester, N. H.; Oscar-F. Moreau, trésorier, Manchester, N. H.. Les directeurs sont : Henri-T. Ledoux, Nashua, N. H.; J.-A. Boivin, Manchester, N. H.; Elie Vézina, Woonsocket, R. I.; Wilfrid-J. Mathieu, Woonsocket, R. I.; J.-A. Favreau, Boston, Mass.

Les sociétés affiliées à la Fédération sont, jusqu'à date: l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique; l'Association Canado-Américaine ; l'Ordre des Forestiers Franco-Américains; la Brigade des Volontaires Franco-Américains; la Société de Tempérance Notre-Dame-de-Lourdes, de Fall River ; la Société Jacques-Cartier, du Rhode-Island; l'Union des Franco-Américains du Connecticut; l'Institut Jacques-Cartier, de Lewiston, Me.; la Société Saint-Jean-Baptiste, de Meriden, Conn.; la Ligue du Sacré-Coeur, de Meriden, Conn.; le Cercle Canadien, de Lewiston, Me.; la Société Saint-Jean-Baptiste, de Willimantic, Conn.; le Club Franco-Américain, de Meriden, Conn.; l'Association Saint-Dominique, de Lewiston, Me.; la Société des Défenseurs du Saint Nom de Jésus, de Lewiston, Me.; l'Association des Fils de l'Assomption.

Pour renseignements concernant la Fédération, s'adresser à Adolphe Robert, secrétaire, 1034, rue Elm, Manchester, N. H.